

LE VOYAGE INFINI

MALCOLM LOWRY

LE VOYAGE INFINI

Vers la mer Blanche

Traduit de l'anglais par Martine De Clercq

PRÉFACE DE JACQUES DARRAS

BUCHET • CHASTEL

DU MÊME AUTEUR

Ultramarine, Sombre comme la tombe où repose mon ami, En route vers l'île de Gabriola, Des heures durant, Denoël, 2005

Lunar Caustic, Éditions 10/18, 2004

Écoute notre voix, Ô Seigneur..., Éditions 10/18, 2005

Sous le Volcan, nouvelle traduction de Jacques Darras, Grasset, 1987

Ultramarine, L'imaginaire, Gallimard, 1978

Au-dessous du volcan, traduction de Stephen Spriel et Clarisse Francillon, Folio, Gallimard, 1973

Titre original : *In Ballast to the White Sea*

© University of Ottawa Press, 2014.

Copyright original : The Estate of Malcolm Lowry.

Et pour la traduction française :

© Libella, Paris, 2015.

La présente traduction a été établie à partir du texte révisé par l'équipe de l'Université d'Ottawa. Ce texte a été édité et annoté par Patrick A. McCarthy et Chris Ackerley. La présente publication comprend une traduction complète du texte et une sélection des notes de bas de pages figurant dans l'édition universitaire en anglais.

ISBN : 978-2-283-02802-5

Préface

GLACE ET FEU

On n'en aura donc jamais fini avec Malcolm Lowry. Disparu depuis plus d'un demi-siècle déjà, après une vie d'errance, de navigations, de descentes de plus en plus profondes dans l'abîme de l'alcool, de pathétiques déchirures sentimentales, de volatilisations de manuscrits dans les flammes de l'incendie, l'écrivain de Liverpool continue de nous adresser des nouvelles de l'au-delà. Ou de l'en deçà de la mort. Par quoi est ravivée notre passion pour son exceptionnel itinéraire. Lowry est aujourd'hui aussi vivant que jamais, comme s'il avait conclu avec le destin un pacte de dette inextinguible qu'il faudra plus qu'une éternité, avec le concours de ses exégètes, pour effacer. Lowry, en vérité, ne veut pas qu'elle soit effacée mais qu'elle demeure ouverte comme la sombre coupure au fond du jardin de Cuernavaca, la *barranca*, dominée par la figure duelle des volcans mexicains. Il faut croire que pour ce Faustien concret, ce quasi matérialiste de la blessure ouverte entre l'homme et Dieu, il y a du plaisir à l'enfer.

Voici, dans les pages qui suivent, le dernier épisode de la saga auquel personne ne s'attendait. Reportons-nous d'abord au 7 juin 1944, sur la côte canadienne du Pacifique, au nord de Vancouver où Malcolm et sa seconde épouse, Margerie

Bonner, se sont établis, à Dollarton très exactement. L'espèce de cabane sommaire où ils ont élu domicile, au bord de l'océan, où l'écrivain, depuis un ponton qu'il a édifié de ses propres mains, pique quotidiennement une tête dans l'eau froide, prend soudainement feu. Tandis que l'écrivain va chercher de l'aide dans le voisinage, Margerie rentre héroïquement dans la cabane et sauve le manuscrit d'*Under the Volcano*¹. Qui n'a jamais mieux mérité son nom. À l'intérieur reste un autre manuscrit, en cours de révision, celui de *In Ballast to the White Sea*². Pour le sauver Malcolm brave à son tour les flammes, reçoit une poutre en feu sur le dos qui le brûle au troisième degré. À peine pourra-t-il exhumer quelques fragments de papier carbonisés. Déploration générale ! Dans une carte postale à son ami romancier Conrad Aiken, l'écrivain résume le faisceau de malheureuses coïncidences qui viennent de l'accabler : l'incendie de la cabane, la mort de son ami et maître, le romancier norvégien Nordahl Grieg, les derniers moments de son propre père à Liverpool.

1. Malcolm Lowry, *Under The Volcano*, Jonathan Cape, 1947. Traductions françaises : *Au-dessous du volcan* (traducteur Stephen Sriel, avec la collaboration de Clarisse Francillon et de l'auteur), Le Club français du livre, 1949 ; *Sous le volcan* suivi de *La lettre à Jonathan Cape* (traducteur Jacques Darras), Paris, Grasset, 1987.

2. Malcolm Lowry, *In Ballast to the White Sea : A scholarly edition* (édition et introduction de Patrick A. McCarthy, notes de Chris Ackerley, avant-propos de Vik Doyen, Miguel Mota et Paul Tiessen), University of Ottawa Press, 2014. Le manuscrit, selon les auteurs ayant établi l'édition, devait compter au moment de l'incendie un millier de pages. Traduit littéralement en français, le titre signifie : « Navire sur lest vers la mer Blanche » ce qui, selon nous, n'était pas du meilleur effet. Nous avons préféré retenir le titre sous lequel Lowry envisageait lui-même, en 1951, dans un *Work in Progress* envoyé à son correspondant Harold Matson, de regrouper toute son œuvre (poèmes compris) sous le titre général *The Voyage that Never Ends, Le Voyage sans fin ou infini*, qui convenait mieux à ce roman inachevé.

Le père en train de passer, Nordahl mort, In Ballast en cendres.
Mais on tient bon & on garde le moral – les oiseaux, comme vous dites, n'arrêtent pas de chanter.

Désormais il ne sera plus question nulle part de *In Ballast*, les biographes suspendant leur curiosité pour se concentrer sur le livre rescapé, *Under the Volcano*, convaincus qu'ils sont de tenir entre leurs mains le chef-d'œuvre incontesté de son auteur. Même le plus fiable, le plus exhaustif d'entre eux à ce jour, Gordon Bowker, publiant en 1993 son *Malcolm Lowry, Pursued by Furies*¹, abandonne le récit de la navigation jusqu'à la mer Blanche au chapitre dix-sept de son étude, qui en comporte vingt-six. Plus incroyable que tout, ses entretiens avec Jan Gabriel, la première épouse de Malcolm, dont les confidences auront nourri son étude biographique, ne font nulle part mention nouvelle du roman maudit. Or Jan, qui s'éteindra en 2003 après avoir publié trois ans plus tôt *Inside the Volcano : My life with Malcolm Lowry*², aura gardé tout ce temps secrète l'existence d'une copie carbone du fameux manuscrit. Pourquoi un aussi long silence ? Les deux chercheurs qui viennent de publier aux presses de l'université d'Ottawa en 2014 l'édition annotée du manuscrit ici traduit invoquent le litige opposant les deux épouses successives du romancier, Jan et Margerie, autrement dit les deux modèles du personnage d'Yvonne dans le *Volcan*. Cela est plausible, certes, mais pourquoi ne pas penser que Lowry, cette fois encore, ait pu mettre en scène sa propre destinée ? L'innombrable dissémination des esquisses

1. Gordon Bowker, *Pursued by Furies, A Life of Malcolm Lowry*, Flamingo, 1994.

2. Jan Gabriel, *Inside the Volcano : My Life with Malcolm Lowry*, St Martin's Press, 2000.

du *Volcan* n'implique pas nécessairement qu'il ait oublié avoir confié une copie carbone de *In Ballast*, longue de 265 pages, à la garde d'Emily Vanderheim, la mère de Jan, au moment où lui et Jan quittaient New York, en 1936, pour Mexico.

Après quatre années de plongée exploratrice – à Cuernavaca et Oaxaca – au cœur d'un magma d'émotions conflictuelles violemment magnifiées par la boisson, dont *Under the Volcano* est pour ainsi dire la chronique, Jan et Malcolm divorceront. Plus psychologiquement fragile que jamais, dépendant de son père, le courtier en coton de Liverpool, pour son statut financier, Malcolm rencontrera à Los Angeles une actrice du cinéma muet, Margerie Bonner, avec laquelle il fuira vers la Colombie-Britannique et qu'il épousera à la toute fin 1940. Le froid, la sérénité succéderont alors aux flammes mexicaines de l'alcool, la passion et la couleur. Jusqu'à ce qu'éclatent d'autres flammes moins symboliques, celles de l'incendie de Dollarton en 1944. Quelle invraisemblable malchance, serait-on tenté de dire, jusqu'à ce que lisant la biographie de Bowker en même temps que l'œuvre romanesque de l'écrivain on constate l'indissoluble alliance de l'œuvre et du destin, quasiment concertée pour ainsi dire. Au commencement, Lowry est un ouvrier appliqué de la littérature dont le modèle rimbaldien lui fait chercher un « dérèglement systématique de tous les sens ». Qu'il poursuit presque exclusivement dans l'alcool, comme d'autres de sa génération, l'exemple le plus flagrant étant celui du poète gallois Dylan Thomas croisé en 1933 à Londres, au lendemain de la parution d'*Ultramarine*¹, premier livre de

1. Malcolm Lowry, *Ultramarine*, Jonathan Cape, 1933. Traduction française de Clarisse Francillon et Jean-Roger Carroy, Denoël, 1965.

Lowry. L'un comme l'autre, le poète et le romancier, abîmeront leur vie dans l'alcool. Succédant aux écrivains d'envergure que sont James Joyce, T.S. Eliot et Virginia Woolf, à la fois novateurs quoique classiques dans leur allure, leurs cadets semblent avoir conçu qu'ils devraient accélérer leur quête romantique. Donc, à nouveau « plonger au fond du gouffre » suivant l'appel baudelairien.

Outre ces figures tutélaires spirituelles anciennes, Lowry s'adresse à des maîtres d'écriture plus directs, plus proches. Deux s'imposent successivement à lui, un Américain et un Norvégien. Ils ont un point en commun, la navigation, la mer. Aiken, au prénom prédestiné (Conrad), est un poète condisciple de T.S. Eliot à Harvard. Il vient de publier un roman *Blue Voyage*¹ en 1927. Son héros au nom français, William Demarest, traverse l'Atlantique à bord d'un paquebot en qualité de passager de deuxième classe. Il va retrouver une femme à Londres, il en trouvera une autre en chemin. Le récit suit le tourbillon de sentiments contradictoires qui agite le jeune voyageur se comparant lui-même à un volcan :

Je vais devenir fou un de ces jours. Oui. L'Etna s'ouvrira, imposant ses flammes et je serai engouffré dans mon propre volcan. Je l'entends qui bouillonne et mugit, les journées calmes... Je pleurerai. Ne ferai rien d'autre que pleurer. C'est tout ce que j'ai jamais voulu faire – pleurer... Je me laisserai crucifier. MOI-MÊME. Je détruirai mon individualité. Comme la destruction de l'atome, cela entraînera l'explosion de tous les autres. Je leur

1. Conrad Aiken, *Blue Voyage*, Scribner's Sons, 1927. *Au-dessus de l'abysse*, traduction française de Patrice Repusseau, Mercure de France, 1994.

montrera la voie... montrerai à l'humanité le chemin qui les reconduira à Dieu.

C'est peu de dire que Lowry prendra ces déclarations à la lettre. Décidant de faire de Conrad Aiken son professeur de littérature, il s'embarque pour Boston à bord d'un navire marchand ralliant les Antilles, visite au passage Montserrat et la Barbade, avant de débarquer à Cambridge, Massachusetts. Là, l'apprenti romancier de vingt ans découvre un écrivain deux fois plus âgé que lui, féru de psychanalyse et d'alcool, prêt à faire de lui un double expérimental de sa propre conscience. Assurément un « mauvais génie », pour le biographe Gordon Bowker. Lequel n'hésite pas à qualifier, par contraste, le romancier norvégien Nordahl Grieg, l'autre modèle, de « bon génie ».

Est-ce si sûr ? Lorsqu'on lit *Le navire poursuit sa route*¹ (*Skibet gaar videre*), publié en 1924, seulement traduit en français en 2008, on croit pénétrer dans l'univers d'un film expressionniste allemand : réalité sordide des villes portuaires du Nord, peuplées de prostituées et de marins, menace diffuse des maladies vénériennes ; il n'est pas simple de comprendre l'attrait de Lowry pour Benjamin Hall, le héros du roman norvégien. C'est pourtant ce livre et son auteur qui le décident, en août 1931, à s'engager en qualité de soutier à bord d'un navire norvégien en route pour Arkhangelsk, sur la mer Blanche. À ce stade, on est tout à la fois dans la vie de Malcolm Lowry, étudiant en première année à St Catharine's

1. Nordahl Grieg, *Skibet gaar videre*, Oslo, 1924. *Le navire poursuit sa route*, traduction française de Hélène Hilpert et Gerd de Mautort revue par Philippe Bouquet, Les Fondateurs de Brique, 2008.

College à Cambridge, mais aussi dans le manuscrit du roman *In Ballast to the White Sea*. Pas moins excité par Grieg que par Aiken, le jeune étudiant de Cambridge a composé plusieurs lettres admiratives à l'attention du romancier norvégien, qu'il ne lui enverra pas en réalité, lettres que l'on retrouve au chapitre quatre du manuscrit, jamais envoyées au romancier William Erikson. Parti de Preston « sur lest » – cales équilibrées d'un poids équivalent aux marchandises à charger, ici du bois – le bateau reçoit en route l'ordre de modifier sa destination et de s'arrêter à Ålesund à l'ouest de la Norvège. Là, à la suite d'une série de hasards, Lowry prend connaissance de l'adresse personnelle de Nordahl Grieg à Oslo. Il s'y rend, frappe à la porte, voit paraître son héros, tout juste rentré d'une expédition montagnarde. Grieg l'informe qu'il ira bientôt en Angleterre mettre la dernière main à son étude sur quelques poètes romantiques morts jeunes (Keats, Shelley, Byron, Rupert Brooke, Owen, etc.). Après leur visite commune du musée des Bateaux vikings, un pèlerinage de Lowry au Musée national devant le célèbre tableau de Munch, *Le Cri*, et quelques excursions autour de la ville, Lowry regagne Cambridge. En décembre de la même année, il retrouve son ami norvégien à la Bodleian d'Oxford, plus sensible que jamais aux menaces de l'extrême droite en Europe, renforçant ainsi la jeune conscience politique de l'étudiant anglais. De son expérience norvégienne Lowry tirera le manuscrit de *In Ballast to the White Sea*.

Bien sûr, la réalité sera infiniment plus complexe que le résumé schématique que nous en donnons. Cependant, ce qui apparaît très vite, c'est l'incroyable correspondance entre chacun des déplacements du jeune romancier et le

développement de son art, son esthétique. Lowry boit le réel comme il boit l'alcool, avec un mélange d'avidité et de mauvaise conscience qui orientent et tout à la fois fragilisent sa personnalité. S'imposent à lui le feu, les brûlures de la boisson qui le consomment et l'anéantiront tout en lui offrant les promesses d'une purification. Par-delà les volcans scintille la neige, par-delà les flammes de l'enfer console le froid, la glace. Dans ce champ thématique que le romancier met en place avec inconscience et application, la Norvège, voire plus loin encore la mer Blanche, devient l'emblème d'un possible salut paradisiaque. Qui prendra forme terrestre concrète avec l'établissement en 1941 sur la côte du Pacifique au nord de Vancouver, pratiquement à la même latitude que la Norvège de l'adolescence. On se rend mal compte aujourd'hui, dans l'entrecroisement des routes aériennes où nous sommes et nos départs migratoires massifs vers l'exotisme, à quel point les voyages de Lowry couvrirent la planète avec une insistance quasi obsessionnelle. Lowry est un fou d'espace. Guère étonnant qu'il ait nourri l'agitation des Beatniks rebondissant d'un rivage l'autre de l'Amérique. Ce fut une sorte de pionnier, Lowry, pionnier du désespoir, des limites baudelairiennes du monde, venu mettre un point d'inquiétude final à l'exploration du globe entier par l'Occident. *Under the Volcano* est un chef-d'œuvre d'équilibre et de déséquilibre, à la minute même – une journée de vingt-quatre heures plutôt – où le monde va basculer dans l'abîme et l'anéantissement mais aussi où l'âme s'envolera jusqu'aux hauteurs de l'Himalaya. Ce mystique sans Dieu trace très exactement la cartographie des possibilités que l'homme occidental a lui-même consommées, dépensées, sans parvenir à s'arrêter à quelque frontière raisonnable que ce soit. Analyse et fin du romantisme spatial, en d'autres termes.

À l'évidence, les dix-huit chapitres composant *In Ballast to the White Sea*, dans l'édition actuelle, ne font pas un roman complet. L'action conduisant le héros Sigbjørn Tarnmoor à s'embarquer à Preston en direction d'Arkhangelsk, sur la mer Blanche, cesse pour ainsi dire au chapitre quinze, au moment où son navire l'*Unsgaard* quitte la terre ferme. À peine ont-ils atteint la haute mer au chapitre suivant qu'ils croisent un navire en flammes, l'*Arcturion*, parti un peu plus tôt de Liverpool vers l'Amérique, avec à son bord Nina, la jeune amie de Sigbjørn. Cela se passe en quelques paragraphes un peu énigmatiques, laissant comprendre que le roman complet eût sans doute pris une autre direction à ce stade. Le chapitre dix-sept nous apprend, comme en passant, que Nina figure parmi les rescapés. L'ultime chapitre, sommairement rédigé à partir de notes connues de la seule Jan Gabriel, semble-t-il, montre le bateau dévier de sa route vers le port d'Ålesund, puis Sigbjørn quitter son bord pour se rendre à Oslo y rencontrer son modèle, le romancier Erikson. Là l'attend une femme, Birgit, dont le regard profond comme le bonheur signifie au jeune étudiant la fin de son narcissisme tourmenté. « Mon Dieu ! s'écrie Sigbjørn, comment ferai-je pour vivre, privé de mon malheur ? » Commencé sous de sombres auspices – le suicide de Tor, frère de Sigbjørn, étudiant comme lui à Cambridge, les catastrophes maritimes frappant leur père, armateur norvégien, qui voit coup sur coup couler deux de ses bateaux –, le roman se fût sans doute achevé sur la réconciliation de Sigbjørn avec son destin.

Cela eût-il suffi à donner à *In Ballast* le statut de « Paradis » dans la Divine Comédie romanesque que projetait Malcolm

Lowry ? Dans ce cas, les flammes de l'enfer furent diablement plus efficaces, qui rattrapèrent le manuscrit avant son ébauche finale au sein même du paradis forestier déniché par le couple Malcolm et Margerie, Adam et Ève, en bordure du Pacifique. Plus vraisemblables, sur l'échelle littéraire de Dante, sont l'enfer incarné par *Under the Volcano*, le purgatoire par *Lunar Caustic*¹, récit d'un séjour psychiatrique au Bellevue Hospital à New York. Comment faire pour vivre privé de son malheur, s'interroge Sigbjørn dans *In Ballast* ? Malcolm, lui, ne semble plus se l'être demandé, à partir d'un certain moment, mais avoir cultivé son propre jardin vénéneux avec une belle constance. Sur la voie de cet approfondissement conduisant vers la figure du jardinier diabolique en chef, Geoffrey Firmin, le consul d'*Under the Volcano*, le jeune Sigbjørn Tarnmoor représente une avancée dans l'évolution du personnage romanesque. On sent se mettre en place, de manière encore assez tâtonnante, la structure duelle qui donnera assise et mobilité à *Under the Volcano*. Tous les chapitres du manuscrit sont construits sur un affrontement entre deux personnages, Sigbjørn et son frère Tor, Sigbjørn et le romancier Erikson, Sigbjørn et son père, le capitaine Hansen-Tarnmoor, Sigbjørn et Nina, sa petite amie, Sigbjørn et le capitaine Haarfragre, sans parler des personnages mineurs comme l'agent Jump ou le chauffeur de taxi Christopher Burgess qui, eux aussi, donnent la réplique à leur façon. Derrière l'extrême rigidité qu'imposent ces dualités successives – ces duels – à la narration, on sent que Lowry est en train de casser le moule hérité du *Blue Voyage* et paraphrasé dans *Ultramarine*, son premier

1. Malcolm Lowry, *Lunar Caustic*, (éditeurs Earle Birney et Margerie Bonner), Paris Review 29 Winter/Spring, 1963. *Caustique lunaire*, traduction française de Clarisse Francillon, Les Lettres Nouvelles, Julliard, 1963.

essai romanesque. Un cadre précis s'extrait, par dialectique et fragmentation, de la confusion entretenue par les théoriciens du « courant de conscience » entre monde de la conscience, inconscient et univers extérieur. L'influence du romancier Grieg est d'autant plus perceptible que le héros et son auteur voyagent ensemble dans sa direction.

Les trois premiers chapitres du manuscrit font apparaître en ce sens, derrière la figure des deux frères étudiants à Cambridge Tor et Sigbjørn le couple majeur d'*Under the Volcano*, Geoffrey et Hugh. Ceux-là sont l'esquisse, ceux-ci l'aboutissement. Ils ne bougeront plus ensuite, n'évolueront plus, mais donneront lieu à simple répétition et redoublement ou dédoublement avec le Sigbjørn Wilderness de *Dark as the Grave Wherein My friend Is Laid*¹. Conscient de la perte de souplesse qu'imprime cette succession de relations duelles à la narration, Lowry lui apporte compensation par le déplacement des personnages. Ceux-ci marchent, traversent les villes, arpentent les ponts d'un bateau, cheminent cannes de golf à la main, tout en dialoguant et parlant, puisant au fond de leur mémoire commune ou jouant des sensations individuelles, alternant brèves interjections et phrases analytiques complexes. Tout en gardant à l'esprit cette impression d'inachèvement que le destin aura réservé au manuscrit, le lecteur sera frappé par quelques pages éblouissantes de beauté. Lowry semble avoir une prédilection particulière pour les paysages de neige. Sa description de Liverpool au chapitre sept, Nina et lui visitant les salons du bateau *Arcturion* sur lequel la jeune

1. Malcolm Lowry, *Dark as the Grave Wherein My Friend Is Laid*, Jonathan Cape, 1969. *Sombre comme la tombe où repose mon ami*, traduction française de Clarisse Francillon, Denoël, 1970.

femme va bientôt gagner New York, est un chef-d'œuvre de sensibilité musicale au blanc.

Tout n'était que neige, eau d'un blanc grisâtre et neige encore à perte de vue. Une mouette qui arrivait de l'ouest en décrivant des cercles vacilla un instant, resta en suspens comme si elle était prise dans le tissu de neige puis se libéra et disparut rapidement dans les ténèbres dont elle avait surgi en poussant des cris stridents et rauques, laissant dans son sillage un écheveau de brume duveteuse. Tout n'était que neige, sombre nimbe de nuages, cirrus de neige tombant sur Woodside, Goree Piazzas, le dock de Brocklebank, s'abattant en tourbillonnant sur les navires qui quittaient le port, à quoi bon alors faire le voyage jusqu'à la mer Blanche ?

Car ici à Liverpool il se trouvait déjà là-bas à Arkhangelsk telle qu'il se l'imaginait : une vaste étendue calme et immaculée où le ciel se confondait avec la mer et de laquelle un ordre nouveau, à moins que ce ne soit un nouveau chaos, allait surgir pour lui de là où il se trouvait. On eût dit que le spectre de la mer Blanche lui était apparu sous la forme effrayante des esprits élémentaires.

D'ailleurs Lowry donne dans ce roman la meilleure description géographique qui soit de sa ville d'origine, son port d'attache, Liverpool, dont il parle avec un amour évident. Les terrains vagues, les usines, les gares souterraines, les quais, les constructions qui chantent le triomphe du fer sont embrassés par son œil avec une exactitude spatiale plus unanimiste qu'expressionniste. On voit quasiment Walt Whitman à l'arrière de la grande cité du Wirral d'où l'on relie New York. Unanimiste aussi, la vision aérienne du chapitre treize, avec cet avion volant au-dessus de la mer d'Irlande dans le même temps que le train emporte Sigbjørn vers le port d'embarquement de Preston.

Lowry expérimente ici l'alliage de mouvement et de réflexion intime, intimiste, qui atteindra sa virtuosité maximale dans la géographie en dévers de Cuernavaca ou Quauhnahuac dans *Under the Volcano*.

Outre sa mise en route de la machine romanesque qui le conduira vers le Mexique, abîmes et sommets, Lowry introduit également dans *In Ballast* les débats propres à l'entre-deux-guerres avec une clarté et une netteté absentes de ses futurs romans. Demeuré à l'état brut, le manuscrit nous met en effet directement en contact avec les questions politiques de l'heure. Les convictions des personnages y sont moins déguisées que dans *Under the Volcano*, moins atténuées par la distance séparant Lowry et son refuge canadien de la guerre en Europe contre le nazisme. Certes, Geoffrey Firmin se verra vaguement accusé d'espionnage par les fascistes mexicains, prétexte pour l'abattre comme un chien, mais l'engagement politique n'est pas son affaire, à l'inverse de son frère, combattant antifranquiste de la guerre civile espagnole. Sigbjørn, dans *In Ballast*, voyage vers la mer Blanche, donc la Russie, mais s'arrête à mi-parcours faute de bateau de rechange. Il ne rejoindra même pas le port d'Arkhangelsk, a fortiori la révolution russe. Si attiré qu'il soit par le progressisme politique de Nordahl Grieg, son modèle, Lowry n'a pas encore pu se dégager des analyses psychanalytiques existentielles de son premier mentor, Conrad Aiken. Homme partagé entre deux nouveaux mondes, le russe et l'américain, Malcolm est la parfaite figure de l'Européen de l'entre-deux-guerres, entre deux mondes. Aussi est-ce pour ne pas sombrer que son héros, son double romanesque, Sigbjørn, se déleste de toutes parts des ombres conradiennes, mais peut-être plus encore faustiennes qui grèvent sa nef. Naviguant vers

la mer Blanche tel l'Achab de *Moby Dick* à la poursuite de sa baleine, il se sépare du nihilisme noir de Tor, le nietzschéen pessimiste, son frère, qu'il laisse se suicider. Rompt avec l'armateur capitaliste, son père, au cours d'une longue partie de golf où tous deux échangent des idées comme des balles. Laisse s'embarquer la femme qu'il aime, Nina, vers l'Amérique en compagnie d'un grotesque couple de frères siamois cornaqués par une mauvaise copie de Buffalo Bill.

L'autodérision accompagne le romancier à chaque phrase. Quoiqu'il ne le mentionne nulle part expressément et qu'il faille l'induire soi-même par la connaissance du contexte, Lowry essaie de se délivrer d'une culpabilité profonde, individuelle aussi bien que collective. Une catastrophe a eu lieu en Europe, en 1914-1918. C'est un observateur extérieur, Thomas Stearns Eliot, qui en parlera le plus profondément. Dans son poème *The Waste Land* (1924), le poète américain cartographie la plaie portée à la culture occidentale à travers tout un tissu, une espèce de pansement paradoxal fait d'une charpie de citations extraites du théâtre grec jusqu'à la poésie élisabéthaine, Shakespeare et Donne. C'est la même démarche qui informe *In Ballast to the White Sea*. Ainsi l'édition du manuscrit ne comporte-t-elle pas moins de 160 pages de notes référant l'incroyable érudition du jeune romancier de vingt-cinq ans. Ce n'est pas lui que l'on entend, croirait-on, c'est toute la culture occidentale dont son navire est chargé à pleines cales et dont la mer Blanche semble pouvoir le délivrer. Un livre fondamental hante Malcolm Lowry, héritier en cela du symbolisme mallarméen essentiel. Souvent, dans son œuvre, ce livre prend la forme matérielle de ses propres manuscrits ou ouvrages qu'il confie à ses personnages de

manière étonnamment prémonitoire. Ainsi au chapitre sept de *In Ballast* voit-on, incroyables, Sigbjørn confier le manuscrit du livre qu'il est en train d'écrire à Nina en partance pour l'Amérique.

Tiens, avant que j'oublie, voici le manuscrit de mon roman. Je ne savais pas si je devais le brûler ou te le donner. Voilà.

Est-il possible, se demande-t-on, que Lowry ait eu à ce point prémonition de son destin littéraire ? Ou bien la littérature embrassée à haute dose, telle une drogue, posséderait-elle des vertus autoréalisatrices ? *L'Arcturion*, à bord duquel embarque Nina à Liverpool, fera naufrage en mer quelques pages plus loin, comme le mariage de Jan et de Malcolm fera naufrage dix petites années plus tard. On pourra toujours regretter que cet épisode nous ait privé d'avoir accès à une étape ultérieure du manuscrit, constamment remanié et étoffé par son auteur. Vain regret toutefois, puisque Jan Gabriel n'aura même pas livré le double du manuscrit de 1936 conservé par sa propre mère, mais une copie de copie, sténotypée par elle ! On n'ira pas non plus la soupçonner d'avoir interpolé, çà et là, de sa propre main, telle ou telle réécriture. Non, Malcolm Lowry a toujours travaillé ensemble littérature et destin. C'est un romantique absolu pour qui le salut est au bout des lignes. Melvillien en ce sens plus que conradien, mais aussi disciple de Rimbaud jusqu'au terme ultime. Ne parle-t-on pas d'ailleurs de lignes pour les navires comme pour l'écriture ? Celles de Malcolm Lowry, particulièrement dans ce manuscrit, sont d'une complexité, d'une abstraction torsadée sur elle-même proprement ahurissante, dont la magnifique traduction de Martine De Clercq, toute en clarté et en précision, a cependant

LE VOYAGE INFINI

pris la mesure en français. Dans la dernière partie de son existence et tenant compte de la perte de ses manuscrits, le romancier avait choisi de réorganiser son œuvre non plus sous la forme d'une trinitaire *Comédie divine* mais d'un voyage ne prenant jamais fin (*The Voyage that Never Ends*). Soit une gigantesque ligne maritime, navires ou phrases, sans destination certaine, pleines de reprises et de remords, de retours sur soi-même, spiralant en forme de tourbillon de plus en plus vertigineux. Écriture dite très justement en abyme. Comme une application du Gordon Pym d'Edgar Poe s'abîmant au fond d'un maelström de blancheur arctique – glace et feu.

JACQUES DARRAS

À Jan Gabriel,

CHAPITRE I

Peut-être refaisons-nous nuitamment
l'étape que nous avons péniblement par-
courue sous un soleil d'été.

Rilke¹

Du haut de Castle Hill, les deux étudiants contemplaient la vieille cité anglaise. Juchés sur le mont herbeux en face de la prison, ils dominaient jusqu'aux toits les plus élevés de Cambridge ; les rues apparaissaient immaculées et vides dans la lumière de l'après-midi hivernal tandis qu'en contrebas des vagues de brume solaire déferlaient parmi les murs, les tours, les terrasses. Un vent braillard apportait de la gare insomniaque un fracas d'accélération de locomotives ébranlant des wagons assoupis ; il arrivait parfois que le vacarme retombât dans le silence, supplanté alors par les cris des rameurs sur la rivière ou

1. Rainer Maria Rilke. L'épigramme est empruntée au début du *Chant de l'amour et de la mort du cornette Christoph Rilke*, traduction française de Maurice Betz. On notera cependant que le soleil étranger est devenu un soleil d'été. Les notes de bas de pages sont une sélection des notes établies dans l'édition originale, Malcolm Lowry, *In Ballast to the White Sea: A scholarly edition*, University of Ottawa Press, 2014.

les détonations du trafic dont le volume montait à la vitesse du déclin des autres sons. Les deux frères prêtèrent alternativement l'oreille¹ aux clameurs du public d'un match de football puis aux airs guillerets – criards, très criards – des orgues de barbarie de *Midsummer Common*, cependant qu'à leur tour ces agrégats sonores, brefs saluts de mondes objectifs distincts, enflaient jusqu'à devenir presque imperceptibles, comme le grondement d'un moteur d'aéroplane, réduit dans la tempête à un soupir.

Plantés près du poteau indiquant sur la colline le site de l'ultime pendaison, avec leur chevelure blonde flottant au vent, leurs yeux que brise et soleil faisaient étinceler malgré le désespoir qui leur collait aux talons, on eût dit deux naufragés debout sur un radeau, main en visière pour scruter l'étendue plate du monde et voir leur espoir s'évanouir tandis qu'autour d'eux les brisants ne leur renvoyaient en guise d'embruns que paille et poussière. Mais pour Sigbjørn le cadet, le vent mugissait autour de la prison comme il l'eût fait dans la voileure d'un navire, il lui semblait entendre en l'air les fils télégraphiques rejouer la complainte funèbre de l'antenne radio de la baie du Bengale tandis que le claquement lointain d'un volet battant lui rappelait le gémissement du bordage d'un bateau aux prises avec une forte houle. S'il se sentait à nouveau envahi, lui qui avait été marin, par l'angoisse spécifique à la mer, c'était aussi la première fois depuis des semaines, en ce jour du retour de Tor d'un bref séjour à Londres, qu'il mesurait en son for intérieur l'abîme qui le séparait de l'autre et percevait avec narcissisme une bonne partie des sentiments fluctuants de ce dernier.

Il y avait en effet entre ces deux frères des disparités chimiques importantes. C'était d'ailleurs la première

1. Allusion au Psaume 102.2 : « Prête l'oreille à ma requête. »

fois depuis l'accident qui leur était arrivé en Norvège dans leur enfance qu'ils éprouvaient une certaine complicité. Six semaines à peine s'étaient écoulées depuis le naufrage d'un des bateaux de leur père, le *Thorstein*, au large de la côte de Montserrat, qui avait causé des pertes humaines considérables. Depuis l'enquête et l'opprobre général qui l'avait suivie, ils étaient devenus inséparables malgré leurs différends anciens. Ils s'unirent pour mieux se défendre, signèrent un armistice mettant fin à leurs hostilités spirituelles. Ils se résolurent à accepter ce qu'au-delà de leurs désaccords ils s'étaient vainement évertués à nier, à savoir la solitude inhérente à un environnement qui leur serait à jamais étranger, et ce en dépit de leur accoutumance croissante aux autres étudiants, à la langue anglaise, au mode de vie, à la froideur du climat ainsi qu'à la campagne plate – à laquelle leurs cœurs habitués aux chaînes de montagnes et aux torrents de Norvège avaient dû se résoudre. Le trait commun qui les distinguait de la masse des étudiants ne venait cependant pas du fait qu'ils étaient étrangers. Il s'agissait plutôt de leur inaptitude à être en prise directe avec la vie, bien que s'unir à elle fût leur plus cher désir. On eût dit que du fait de l'existence de l'autre, chacun avait pris d'autant plus de distance, comme si le corps de l'un bouchait l'accès à la caverne du soi dans laquelle l'autre était retenu captif, faisant obstacle à la lumière, au fait même d'exister.

Chaque trimestre, le train qu'ils prenaient pour descendre de Liverpool à Cambridge s'emplissait d'étudiants, au fil du trajet. L'attente était longue sur le quai. Au milieu des chevelures châtain doré des voyageurs anglais, leurs deux têtes blanches et nues paraissaient aussi incongrues vues de l'extérieur, qu'un couple d'hirondelles albinos attendant le signal de la migration d'été parmi leurs comparses brunes. Cette fois-ci,

ils étaient restés debout dans le couloir de Lincoln à Ely, trop timides pour s'asseoir, semblant trouver le repos dans la peine qu'ils partageaient. Ils s'étaient soutenus ainsi tout au long du trimestre, négligeant leur travail, chacun parcourant un jour sur deux les trois bons kilomètres qui le séparaient du logement de l'autre, tous leurs anciens griefs se dissipant dans le respect de cette allégeance triste mais chaleureuse. Mais ce jour-là, à l'instar de la mer qui titille l'âme d'une paire de navires restés au port ou de la lune qui attire à elle les marées jumelles diurnes inconsolables, un double magnétisme semblait vouloir renvoyer les deux frères aux pôles distincts de leur destinée océanique.

Peut-être fallait-il encore que chacun d'eux affronte le monde séparément, avec le sang-froid de l'enfant qui fait ses premiers pas tout seul.

Qui peut dire qui le protège ? Quels dangers guettent cette tête blonde qui s'aventure d'un pas mal assuré ?

– Dieu sait, lui confiait Tor, que je suis toujours sous l'emprise de la peur – tu sais ce qu'en dit Dostoïevski¹ – la peur de quelque chose que je ne puis concevoir, qui n'existe pas, mais qui se dresse devant moi tel un fait terrible, difforme, irréfutable.

– Le déluge, peut-être ? dit Sigbjørn, en riant pour la première fois du trimestre. Ou bien Dante. Notre fameuse dissertation italienne !

Au même moment un objet, dont Sigbjørn ne put s'empêcher de penser ensuite qu'il avait été invoqué par quelque esprit maléfique, plus malfaisant par ce qu'il laissait dans

1. Fiodor Dostoïevski. Le désir mimétique illustré par le romancier russe est présent dans la relation entre les deux frères, tout comme l'idée de crime et de châtement sur laquelle se fonde l'intrigue.

l'ombre que par ce qu'il révélait et qu'il reconnut comme étant un journal, s'était détaché d'une haie en contrebas pour voler vers eux. L'ayant négligemment plaqué au sol avec son pied et son bâton, Tor en parcourut les colonnes tachées de boue. Sigbjørn se tenait à ses côtés, regardant par-dessus son épaule.

Éruption du mont Ararat. Panique générale.

Comme s'ils étaient soudain simultanément délivrés de la tension et de la honte des semaines précédentes, les deux jeunes gens se mirent à se tordre de rire et c'est alors que vint à l'esprit de Sigbjørn l'image de deux navires ayant largué les amarres, mais qui se retrouvent soudain bloqués au moment de sortir du port.

- Alors, on ne pourra plus aller nulle part à présent.
- Sauf si Dante ne s'est absolument pas fourvoyé.
- On peut se fier à ce vieux filou !
- Pourtant *L'Enfer* est un jeu d'enfant comparé aux épreuves que doivent subir les candidats aux Tripos d'anglais¹ de Cambridge...
- C'est vrai. Tor, où irons-nous alors, dans cette arche que tu parles toujours de construire ?
- La seule chose que j'aie en commun avec Noé à présent, c'est que je vais peut-être me saouler. Mais blague à part, ce n'est pas seulement ça, pas seulement la peur de l'examen.

Sigbjørn leva les yeux vers le piquet planté sur l'emplacement de l'ancienne potence. Il eut un instant l'impression cauchemardesque que la colline sur laquelle ils se trouvaient n'était autre que le mont Ararat. À quoi bon partir en voyage ? Si c'était vrai, si les journaux disaient vrai, c'était un lieu

1. Nom spécifique donné aux examens en trois parties à l'université de Cambridge.

dangereux. Déjà en éruption d'ailleurs, sans qu'ils s'en rendent compte ! Il s'écria :

– Pense à autre chose, pense au dernier homme que l'on a pendu sur cette colline, pense à ce qu'il a dû souffrir ! Il y a vingt-deux ans ! Cela correspond presque à l'année de notre naissance, continua Sigbjørn, pourtant il existe des endroits encore plus sinistres que celui-ci.

Mais Tor restait absorbé par sa propre blague sur le mont Ararat.

– Le quai d'une gare par exemple, ajouta Sigbjørn, tandis qu'un grondement montait de cette direction pour retomber aussi vite.

– Oui, le quai d'une gare, répondit enfin Tor. Le lieu de tant de séparations. Il doit en avoir le cœur brisé, me disais-je quand j'étais petit, ajouta-t-il toujours hilare comme si, après leur période de pénitence, ils avaient enfin retrouvé le droit de rire.

Il baissa à nouveau les yeux vers le journal piégé sous ses pieds.

– Comme tous les embarcadères, Tor. Avec leur fumée si évanescence, si semblable à la pitié, à l'amour, au rêve de la mer. Mon Dieu si seulement – Mais regarde ! Le chemin devait sembler tout tracé comme aujourd'hui... Tu ne crois pas ?

– Quel chemin ? – Tor riait toujours. Tracé pour qui ? Que veux-tu dire ?

– Pour celui qui est là-haut, le dernier pendu bien sûr, fit Sigbjørn impatient, les yeux levés vers la potence. Est-ce que tout n'a pas l'air facile ? On pourrait marcher droit devant soi jusqu'au pôle Nord, un jour comme celui-ci. Tout paraît si simple, baigné de paix, et l'endroit est également empreint

d'une sorte d'atmosphère marine. Ne vois-tu pas les prairies onduler sous le vent là-bas, on dirait le pot au noir...

– Le mont Ararat, désolé, je ne m'en remets pas, rétorqua Tor, hilare. Je n'ai jamais rien entendu d'aussi drôle.

Il se remit à rire, s'accroupit et se pencha sur le journal souillé. Sigbjørn montrait du doigt la mer, par-delà les Fens¹.

– Mon âme pointe vers le Pôle, comme l'aiguille d'une boussole.

– Faute de mieux, ça fait bien d'avoir une âme, dit Tor, revenant comme il le faisait parfois à l'anglais hésitant de sa jeunesse.

Sigbjørn, le doigt toujours pointé, contemplait comme s'il avait le regard perdu vers le large la platitude du monde, aussi plat que la mer grise qui, sous le soleil de midi, fait rêver le marin désœuvré aux prairies de son pays. Le cœur enfin apaisé, il se remémorait l'enchaînement des tours de quart, les interminables conversations concentriques reflétant sa propre confusion dans un torrent de paroles, la tâche éreintante du transport du charbon, le tangage du navire qui se vautrait dans le vert de l'océan et dont la sensation immédiate l'avait fait vibrer d'une extase insoutenable ; cependant son ivresse était en train de se dissiper au rythme rapide du flux et du reflux des vagues sonores alentour et finit par s'évanouir dès qu'il en perçut la cause exacte. Comment briser le cercle du soi lorsque plane l'ombre du désastre ? Comment rompre, du haut de cette colline où ils se trouvaient, le cercle fatidique de lâcheté dont ni l'un ni l'autre ne s'était jamais affranchi ? Telles étaient assurément les questions qu'ils se posaient au fond d'eux-mêmes.

1. Plaine marécageuse située près de Cambridge.

En bas, dans la lumière crue du jour, tel Diogène l'allumeur de réverbères officiait à l'aide d'une longue perche pour se prémunir de l'obscurité montante – qui pouvait affirmer cependant qu'elle se courberait vers eux ce soir ? Une rafale de vent s'en prit soudain rageusement à la chevelure de l'herbe, des ombres passèrent nonchalamment devant le soleil et vinrent balayer la butte où ils se tenaient ; l'une d'elles, funèbre, s'attarda un instant, les enveloppant comme s'ils étaient ses victimes avant de s'enfuir au galop vers l'ouest.

– La nuit tombe à midi¹, se contenta de dire Tor en riant.

– Comme le disent les Chinois, ce sont bien eux, n'est-ce pas ?

– Tu en reviens toujours à la mer, dit Tor qui avait enfin repris provisoirement son calme. J'envie tes souffrances. Bien que tu prétendes le contraire, c'est ce qui t'a tenu lieu d'université. Tu n'avais pas besoin de venir ici.

En bas, une horloge carillonna quatre ou cinq fois, *ding, dong*. Les coups retentirent très fort, propageant chaque fois une onde sinusoïdale, inaudible une fois sur deux ; au-delà, se découpant sur les nuages qui voguaient à vive allure, le clocher trapu d'une église tombait à la verticale. Tel le bras levé de Caïn qui chaque jour s'abat quelque part dans le monde.

– Pourtant, Erikson m'a pris la mer.

– Comment éviter que ce que tu dis aujourd'hui soit demain crié sur les toits, c'est impossible. Erikson lui-même n'a pu y échapper. Pourtant, il y avait quelque chose d'extrêmement précieux pour toi dans cette expérience, quelque chose dont

1. Citation inspirée de la préface à la pièce *Le Chat et la lune* du poète irlandais W. B. Yeats.

j'avais besoin plus que toi et dont tu n'as rien fait. Et maintenant, pour moi, c'est trop tard.

– Tu parles comme un vieux. Tu es jeune encore.

– Tu n'as pas lu l'histoire de cet homme vieux de vingt et un ans qui atteint la majorité à l'heure de sa mort ?

– C'est quand même plutôt moi qui suis à plaindre. Si tu avais écrit un livre pour t'apercevoir ensuite qu'un autre l'avait fait mieux que toi, comme cela m'est arrivé, alors tu aurais quelque raison de te sentir marqué par la fatalité.

Alors que ses épaules s'allégeaient du poids de la catastrophe du *Thorstein*, Sigbjørn se sentit accablé par celui plus ancien de cette découverte. Il s'était en effet retrouvé dans la pire des positions à cause de son incapacité à se lier. Après huit mois passés comme soutier sur un cargo avant d'entrer à l'université, expérience sans doute pour le moins cuisante mais qui aurait pu ou dû s'avérer révélatrice de la société, il était cependant rentré chez lui sans avoir appris rien qu'il ne sût déjà et qui est connu de tous, c'est-à-dire que la vie est aussi profonde, aussi infiniment terrible et mystérieuse que l'océan. Lorsqu'il revint émacié, couvert de cicatrices de brûlures, tout autant dur et insomniaque qu'auparavant, ce fut pour s'apercevoir que son frère Tor avait acquis davantage de maturité tout en restant au foyer. Sous la pression de l'incommunicabilité radicale de son vécu et donc de la nécessité croissante de le travestir, le masque de son aventure ne tarda pas à tomber, révélant un visage aux traits encore plus flous qu'auparavant. Si son expérience avait abouti à un livre, ce n'était pas qu'il fût naturellement écrivain mais qu'il se sentait poussé, même si c'était voué à l'échec, à entrer en contact, à communiquer. C'était sa manière de trouver une issue. Sans cela personne, lui-même inclus, ne pourrait jamais connaître

les souffrances qu'il avait endurées – cependant bien réelles – ni se faire la moindre idée de celles dont il avait été témoin. Car il avait en fait décelé en lui-même des motifs semblables à ceux qui avaient dissuadé Tor de l'accompagner quand l'occasion s'en était présentée, en s'interdisant de se livrer totalement aux ouvriers. Un livre aurait été le moyen de jeter un pont. Pourtant cette sortie du bois lui avait été refusée de façon implacable. S'apercevoir que son propre livre a été mieux écrit par un autre est une expérience abominable même pour qui est dénué de talent.

– Je n'ai pas besoin de cela pour sentir le poids de la fatalité, répliqua Tor. Je n'ai jamais écrit de livre et n'en écrirai jamais. Je n'en ai aucune envie. Ton expérience n'est que le retour intéressant d'un processus éternel¹. Mais tu devrais quand même prendre contact avec Erikson.

– Je pensais m'embarquer sur un cargo norvégien aux prochaines vacances et adapter *Skibets Reise Fra Christiana*² pour le théâtre pendant mon tour de quart en bas. Mais peux-tu me dire pourquoi dès que je pense à la Norvège, c'est la Russie qui me vient aussitôt à l'esprit ?

– Serait-ce que pour nous la Russie représente le futur et la Norvège le passé ?

– Le futur ? Les mille prochaines années placées sous le signe du christianisme de Dostoïevski ?

– On dirait des inepties à la Spengler. Sous le signe de la Russie, peut-être. Quant au christianisme de Dostoïevski...

1. Référence au concept héraclitéen et stoïcien de l'Éternel retour, repris par Nietzsche.

2. *Le navire part de Kristiana*, le titre du roman fait écho à celui de Nordahl Grieg : *Skibet gaar videre* ou *Le navire poursuit sa route*. Kristiana est l'ancien nom de la ville d'Oslo.

Leur regard se perdit à nouveau dans le lointain, au-delà des prairies et des bas champs, les gerbes de blé noircies, triste récolte de l'année jusqu'à l'endroit où serpente la Cam entre saules et peupliers des marais.

– Le passé ! Te souviens-tu de notre chemin de fer souterrain, Tor, notre *Holmenkollen* chez nous en Norvège ? Que crois-tu que nous cherchions dans ce vieux puits de mine ?

– La pierre philosophale peut-être. Ou la quadrature du cercle.

– L'absolu.

– Il n'empêche que cela m'a toujours intrigué que nous en soyons sortis sains et saufs lorsqu'il s'est effondré.

La Norvège ! Cambridge, les Fens puis plus au cœur le monde avec ses millions de navires et ses cheminées géantes semblaient s'éloigner de plus en plus ; on eût dit que les gens, les arbres et les eaux, les cent distractions qu'offre la mémoire s'effaçaient devant l'évocation de ce qui était leur seule source commune ! Il fallait qu'ils rentrent ! Mais au même instant, Sigbjørn vit apparaître en imagination la ville d'Arkhangelsk, plate et sombre, avec des kilomètres de piles de bois le long des quais.

– Veux-tu retourner en Norvège, Tor ?

– Pourquoi le devrais-je. Revenir, repartir, n'est-ce pas toujours pour rentrer chez soi ?

Sigbjørn ne répondit rien.

Les rameurs revenaient à présent de Chesterton, la rivière se frayait un passage à travers la ville, là-bas au-dessus des marais volait une mouette solitaire, sans pays ; il sentit le pouvoir de l'eau se propager dans leur esprit, l'eau qui partout cherche l'océan comme l'âme, dit-on, cherche Brahma.

Pendant quelques instants encore, le soleil fit tourner devant eux l'or de ses mille cerceaux de feu, puis son éclat perdit de sa force et il se mit à sombrer ; le jour commença à décliner sur la plaine au sol ondulé, sur les dunes minuscules qui étaient le sceau de la mer et les petits lacs ses yeux, ainsi que sur l'eau qui circulait là invisible, cousant tout ensemble de son fil gris : les bois, les villages, et l'humus noir remué par le labour comme l'eau par l'hélice d'un steamer.

À la dernière lueur du jour Sigbjørn ajouta, le doigt levé :

– Regarde, Tor, il devait être tout tracé le chemin. Crois-tu que le dernier pendu a vu la voie s'ouvrir devant lui bien qu'il sache que son corps n'allait pas tarder à se balancer en l'air...

– Son âme a poursuivi sa marche, dit Tor, moqueur.

– Oui son âme a continué de se traîner, recroquevillée, courbée comme le Juif errant sur son parcours interminable.

– On l'a peut-être pendu à l'envers comme sur la lame du tarot. Une punition ancienne. Il a vu la vérité.

– À moins qu'il ne se soit vu lui-même.

– Le tueur chantant¹ est resté joyeux jusqu'à la fin, dit Tor, c'est un fait avéré. J'ai lu quelque chose à son sujet pas plus tard qu'hier à Londres dans un journal américain. Tu sais si je devais aller quelque part, ce serait en Amérique !

– Mais qu'entends-tu par tueur chantant ?

Tor se lissa les cheveux.

– Tiré à quatre épingles, chevelure noire luisante, méticuleux dans les préparatifs de sa mort, etc.

– Ne fais pas l'imbécile !

1. Louis Kenneth Leu, pendu à La Nouvelle-Orléans en 1935.

– Il a chanté et prié tout en prêtant attention aux moindres détails jusqu'à ce qu'il passe à travers la trappe, et en posant le pied dessus...

– Allons viens, il faut partir, fit Sigbjørn, impatient.

– En posant le pied dessus, poursuivit Tor, exécutant un mouvement de danse et esquissant une demi-douzaine de pas légers...

Se livrant sur le mont à une sorte de lugubre danse macabre, il pivotait avec lenteur, soulevant de petites mottes de terre avec ses pieds.

– Le numéro de claquettes de la mort, fit-il remarquer.

Il interrompit sa danse et libéra avec son bâton le quotidien qui s'était enroulé autour du piquet ; celui-ci s'envola alors au loin. Telle une âme perdue, le pauvre journal plana en l'air avant de partir à la dérive le long de la froide côte formée par les maisons.

Sigbjørn s'enroula dans sa toge mais ils s'attardèrent encore guettant, comme le fait un mousse du haut du mât, le naufrage du soleil.

– Depuis que le *Thorstein* a coulé, dit Sigbjørn, je fais de terribles cauchemars. Je rêve à la pendaison d'un personnage dans la neige, aux doigts tremblants du bourreau, au masque mortuaire qui s'envole, s'enfonce dans la blancheur et que l'exécuteur tente de rattraper en trébuchant.

– Tel un homme à la recherche de son âme, dit Tor avant de revêtir sa robe noire.

– L'autre nuit j'ai rêvé des sœurs du Mans¹ ; l'une des deux était pendue dans un pommier ; elle avait les membres brisés, et les branches de l'arbre étaient en train de céder.

1. Christine et Léa Papin, les meurtrières du Mans (1933).

LE VOYAGE INFINI

– Il y avait aussi Pink le poète¹, ajouta Tor. Je suis aussi mort que je puisse l'être, dit-il au docteur Styx lorsqu'on le décrocha.

– Et l'assassin qui déclara alors qu'on le menait à l'échafaud un lundi : la semaine commence bien.

Il faisait nuit à présent. Ils s'esclaffèrent ; qui diable était derrière tout cela ? Hilare, Tor dévala la pente herbeuse, enfonçant fermement ses talons dans la terre.

Sigbjørn courut à ses trousses.

1. Personnages oniriques du poème de E. A. Robinson : « Amaranth » (1934).

CHAPITRE II

Trêve de beaux discours, de numéros
de charme en costumes bien coupés
De cours de navigation quand le bateau
est en train de couler.

W. H. Auden

Les deux frères marchaient dans les pas l'un de l'autre près des grilles de la prison. L'allée de gravier menait à la route principale venant d'Huntingdon. Ils se mirent à descendre la colline pour rejoindre la ville et le monde, laissant le pénitencier derrière eux.

– Tu te souviens de l'histoire de John Lee¹, celui que l'on n'est pas parvenu à pendre ? demanda Tor.

Mais Sigbjørn ne prêta pas attention à son frère tant il était absorbé par le coucher de soleil. Il avait déjà oublié leur terrible conversation du mont de l'échafaud. Même le *Thorstein* avait pour l'instant sombré dans l'oubli. Le jeune homme éprouvait à nouveau pour la vie un amour aussi fort que celui

1. John Lee, meurtrier condamné à la pendaison (1885), vit sa peine commuée suite à un problème technique.

que lui avait inspiré l'océan. Il en tremblait, secouant de lui la noirceur tel un cheval qui tente de se débarrasser de l'odeur chimique d'une usine.

– On manque de soleil. Il faudrait construire une maison de verre !

– Le soleil te desséchera jusqu'à faire de toi une coque vide.

– N'est-ce pas ce que nous sommes tous réduits à être de la paille balayée par la tempête¹.

– Je préfère l'obscurité.

– Dieu est la tempête.

Les deux jeunes gens rirent de leurs divergences respectives sans gaieté, amertume ni même conviction. Ils avaient atteint l'intersection de Chesterton Lane et de Sidney Street, à la croisée des chemins menant aux quatre points cardinaux. Se tournant vers le nord, Sigbjørn s'écria avec exultation :

– Ne ressens-tu pas parfois le désir d'entrer en rotation, de rompre les amarres ? Ne sens-tu jamais en toi la rotundité² de la terre ?

Tor était en train d'allumer une cigarette, protégeant du vent l'allumette au creux de sa main.

– Barney, je déteste cette énergie insensée, cette jubilation dont tu fais preuve, dit-il – puis sa cigarette allumée, obéissant à un instinct similaire à celui qui lui avait fait enfile sa toge à la tombée de la nuit et qui chez un étudiant de seconde année trahissait une crainte quasi pathologique de l'autorité, il s'extirpa alors de son vêtement, imité par Sigbjørn.

1. Job, 21 ; 18.

2. Référence à Walt Whitman, « A Passage to India ».

Ils avaient progressé et longeaient à présent Magdalene College.

– Pourtant je t’envie la mer.

Il toucha alors les grilles aux pointes de fer.

– Souffrance tactile, mon vieux ! Mais qu’est-ce qui a bien pu pousser un fumiste comme toi à partir en mer ? demanda-t-il. Je suis peut-être aussi fumiste que toi mais pas sous des dehors aussi brillants.¹ Si je suis un cuistre – Tor craqua alors une allumette pour son frère, le protégeant du vent – il est probable que j’aie trouvé en toi mon maître, comme il semble que Télémaque le trouva en Ménélas.

– En quoi crois-tu vraiment, Tor ? Je me le demande souvent...

– Qu’on me montre un affamé², répondit celui-ci en se balançant avec son bâton – tout en scandant sa citation, il traça de sa férule un hiéroglyphe sur le trottoir. Qu’on me montre un affamé je n’y prête pas attention. Qu’on me montre un affamé sur le point de mourir, j’attrape des victuailles et, ajouta-t-il très vite, je me précipite sur lui ! Oui, je lui saute dessus !

Il agrippa Sigbjørn en riant.

– Je lui enfonce du pain dans la bouche et je lui farcis les yeux et les oreilles de pommes de terre – il poussa son frère contre le mur. Je lui fends les lèvres pour le forcer à engloutir davantage de nourriture et lui fais sauter les dents pour mieux le gaver. Comment l’expliquer : c’est le divin en moi !

1. Dante, *La Divine Comédie*, L’Enfer XXIII, 64-65. « Ils portaient des capes aux capuchons baissés [...]. Dehors elles sont dorées, éblouissantes / mais dedans tout en plomb. » Traduction Jacqueline Risset.

2. La tirade de Tor s’inspire de *Lo !* (1931) de l’écrivain américain Charles Fort.

Il maintenait Sigbjørn à bout de bras contre le mur, lui lançant un étrange regard mêlé de malice et d'effroi.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? Lâche-moi ! Et cesse de m'envoyer à la figure tes citations de ce philosophe à la Ripley¹.

– Rien du tout, répondit Tor en le relâchant calmement. Mais comme Charles Fort² qui en est l'auteur et qui n'a rien à voir avec Ripley, je veux signifier quelque chose par l'atroce absurdité de tout cela. C'est-à-dire la loi de l'offre et de la demande. C'est comme ça que cela fonctionne. Nous n'y pouvons rien, nous manquons de repères.

Ils continuèrent leur route en silence.

– Je ne crois pas que nous manquions de repères. Il existe une puissance du bien qui veille au-dessus de toutes choses. *Ens a se extra et supra omne genus, necessarium, unum, infinite, perfectum, simplex, immutabile, immensum, eternum, intelligens*³. Pas plus tard qu'hier tu as dit...

– Mais j'affirme à présent que tout est accident.

– Comme le faisait remarquer le petit Julien Green dans le marché aux viandes : *il y a beaucoup d'accidents ici*⁴. Il faut bien le reconnaître.

1. Robert Ripley (1890-1949), dessinateur et journaliste américain, adepte du bizarre.

2. Charles Fort (1874-1932), romancier et auteur d'ouvrages comme *Le Livre des Damnés* (1919), traitant de phénomènes inexplicables ou paranormaux qu'il recense et décrit sur un ton humoristique. Son œuvre controversée fut à l'origine du mouvement fortéen qui exerça une certaine influence sur la littérature fantastique américaine.

3. Citation extraite du *Pragmatisme* de William James (1842-1910), philosophe américain. « Au-dessus de tout, nécessaire, Un, infini, parfait, simple, immuable, immense, éternel, intelligent. »

4. En français dans le texte.

– Le but de celui qui recherche la sagesse est le point de jonction de deux oblitérations. La première consiste à ne rien savoir et la seconde à savoir qu'il n'y a rien à savoir. Que pouvons-nous apprendre en ce lieu damné si ce n'est des mensonges ?

– Parle pour toi. Mais ne t'arrive-t-il pas de croire que tout au monde renvoie à un savoir secret enfoui quelque part ? Pour autant, nous manquons de professeurs, à moins que ce ne soit de compétences...

– Rien ne nous répond de nulle part.

– Pourtant, l'autre jour, tu disais...

– Comme Voltaire t'aurait haï !

Ils continuèrent d'avancer en gesticulant nerveusement des mains parmi la circulation dense qui suggérait en vain, bien qu'ils en fussent conscients, l'épaisseur magnifique qu'ailleurs avaient les choses, se drapant ostensiblement dans leurs toges à l'approche de surveillants imaginaires qu'il était bien trop tôt pour croiser en train de faire leur ronde, laissant glisser leurs têtes blanches lumineuses, allumant et rallumant des cigarettes qui ne leur procuraient pas même le plaisir de braver un interdit. Depuis la nuit des temps, des millions de jeunes gens pareils à eux se sont faufiletés en faisant de grands gestes dans les rues étroites de Cambridge. D'où venaient-ils ? Où allaient-ils ? Il est possible qu'en dépit de leur érudition ces âmes n'aient jamais connu la fraternité sereine des philosophes. Ceux-ci n'ont-ils pas en effet comme absolu commun l'incommunicabilité d'un savoir atteint par l'intuition ? Ce qui aurait semblé le plus étrange à un observateur ayant le privilège d'écouter les propos des deux frères était que, tels des savants amateurs dont les calculs viennent de montrer qu'ils suivent une ligne de faille où la moindre tension menace de

porter l'élasticité de la croûte terrestre à son point de rupture, ils fuyaient un danger qui n'était réel que pour eux seuls. La même personne aurait trouvé leur conversation d'autant plus irréaliste et artificielle que, comme nous pourrions bientôt le constater, une partie de son affectation provenait de la conscience même de son irréalité. À moins que la présomption la plus étrange de toutes ne soit que ce tremblement de terre se produise vraiment !

Les deux frères arrivèrent près d'un pont traversant les *backs*, l'arrière des collèges. L'endroit était désolé, désert ; les barques à fond plat, les *punts* avaient été remontés dans les hangars à bateaux et le ruisseau paresseux éclairé par de funèbres lampes à gaz était saturé de feuilles mortes. Ils s'appuyèrent au parapet de fer, plongeant le regard vers l'eau morne, muette, qui bien qu'engorgée faisait miroiter sur ses profondeurs insondables l'image de leurs deux terreurs encapuchonnées. D'amères nuits en mer revinrent à la mémoire de Sigbjørn. Puis de nombreuses soirées passées avec Nina à se pencher sur un pont ou la balustrade d'une promenade déserte. Tandis que la rivière s'écoulait, ils s'étaient accrochés l'un à l'autre craignant soudain que la rotondité de la terre sur la face de laquelle reposaient leurs destinées ne vienne les séparer comme deux atomes virevoltants ; bien que le courant fût alors infiniment lent, Sigbjørn eut l'impression que celui-ci participait de l'esprit d'une sorte de flux rapide, qui faisait peut-être lui-même partie à son tour d'un grand mouvement unique indépendant d'eux, la somme des choses coulant comme un fleuve. L'eau, qui dans son errance traverse de vastes marécages avant de rejoindre la mer, certitude lumineuse se frayant prudemment un chemin telle une ville

s'écartant de la vigne, à travers le territoire desséché et hostile de la philosophie – mais qu'était-ce donc que l'âme ?

Quelque chose qui flotte dans l'air, nage dans l'eau, passe imperceptiblement d'un esprit à l'autre¹.

Ne faisaient-ils pas partie eux-mêmes de ce fleuve emporté jusqu'à l'océan !

Sigbjørn lança un regard en coin à son frère qui se mit soudain à gémir tout haut. Il était sur le point de dire quelque chose mais marqua un moment d'hésitation. On aurait vraiment dit que Tor avait vu un fantôme. C'était peut-être le cas. Peut-être avait-il vu rôder en ce lieu le spectre d'étés révolus accompagné de son cortège de souvenirs ténébreux de jeunes filles vêtues de blanc et bleu, mais ce malheur qui planait ne pouvait échapper à quiconque connaissant Cambridge en toute saison. Il regarda Tor à nouveau se demandant si le fait de penser à la catastrophe était ce qui lui donnait encore l'air de celui qui a vu l'enfer sans le savoir. Cette fois-ci, il lui toucha l'épaule. Les deux frères se redressèrent et poursuivirent leur chemin, pressant machinalement le pas. C'est alors que Sigbjørn posa la question qu'il avait jusque-là évitée.

– À propos, comment va Nina ? T'es-tu occupé d'elle à Londres ?

– Ah, Nina.

– Pourquoi dis-tu « Ah Nina » de cette façon ? T'es-tu occupé d'elle à Londres ?

Ils passaient devant la vitrine du magasin de musique Moore où quelques manuscrits étaient exposés sur fond de guitares, de violons et de glockenspiels. À quoi bon la philosophie, l'univers est une partition musicale semblait-elle leur dire.

1. Fait écho à John Cowper Powys, *The Meaning of Culture* (1930).

– Elle va bien !

Ils dépassèrent Bridge Street et le coin de Newmarket Road avant d’entrer dans Sidney Street. Sigbjørn leva les yeux, renvoyant tout sentiment à plus tard. À l’intérieur d’une centaine de pièces éclairées, des hommes travaillaient.

Voici qu’une lumière s’éteint là-haut avec un claquement sec et qu’un jeune visage se tourne vers l’obscurité, vers les milliers de bruits de la vieille cité. Qu’y a-t-il ? Rien. Seulement la jeunesse, la naissance, la vie et la mort, ah ! les femmes de Sidney Street. Ira-t-il par là ? Non, cette rue ne recèle aucun secret, aucun message caché sous une pierre à son intention, son désir n’emprunte pas cette voie. Mais soudain, il sait que ce dont il a envie se trouve dans cette pièce. Dans ce frémissement au dos de la bibliothèque plutôt que dans les pages feuilletées des livres, dans le placard où est-ce ? Est-ce l’imagination ? Non il y a là quelque essence, une allusion à la connaissance secrète, un code implicite inhérent à la noirceur particulière de la circonstance. Il y a là quelque chose, pense-t-il en se détournant de la ville, de la vie et de la mort, quelque chose qui le troublera pour le restant de ses jours. Son esprit se perd dans les méandres de la quête.

– Elle n’est pas amoureuse de toi, n’est-ce pas ? demanda-t-il.

Tor était en train de rallumer sa cigarette, le visage illuminé par les flammes qu’il abritait au creux de ses mains et sembla un instant ne pas entendre. Ils continuèrent leur marche.

– Être amoureux, ne plus l’être, l’être et ne plus l’être, qu’est-ce que tout cela peut bien vouloir dire, lança-t-il alors. Si c’est de cela qu’il s’agit, je pense que nous étions tous plus ou moins épris d’elle. Je me rappelle le soir de la réception chez Marmorstein – elle est restée ensuite debout près du piano – et malgré cette unité dont tu avais coutume de parler,

il semblait y avoir quelque chose de brisé en elle mais aussi, comment dirais-je, quelque chose de si absorbant – on eût dit qu'elle voulait vous attirer dans son propre univers... J'avais envie de la consoler, mais de là à être « amoureux », dit-il en s'esclaffant. Toute cette mécanique de l'amour !

– Bon sang, s'écria Sigbjørn, Nina et moi, nous tentions l'aventure, pourquoi fallait-il que tu t'en mêles ? Pourquoi le monde joue-t-il toujours les trouble-fête ?

– Je ne me suis mêlé de rien.

– Si, d'une certaine manière.

– Je ne pense pas que les chagrins personnels, les considérations privées aient la moindre importance alors qu'il y a tant de...

– Nina a utilisé cette expression dans des lettres qu'elle m'a écrites.

– Pas un seul d'entre nous ne pensait que tu étais fait pour elle. Elle est si pleine de vivacité, de fraîcheur, de bon sens, contrairement à toi avec ta prétendue « âme orientée vers l'extérieur, vers le pôle », ta belle âme qui n'a jamais été tournée que vers l'intérieur, vers toi-même.

– Mais enfin, ce ne sont pas tes affaires même si tu me détestes. Mon Dieu, si seulement tu connaissais la brisure du cœur, le sinistre présage, l'espoir perdu qui d'une façon ou d'une autre a été retrouvé juste à temps, et l'espérance...

– Qui crée de son propre désastre l'objet qu'elle se propose¹, l'interrompt Tor d'un ton sans appel.

– Celle que tu ne pouvais partager, allais-je dire ; comme ce pèlerinage que nous avons fait...

– Où ?

1. Shelley, *Prométhée délivré*, fin de l'acte IV. Traduction de Louis Cazamian.

- Où ? Eh bien...

L'écho des paroles de Sigbjørn resta vainement suspendu dans l'air avant de partir à la dérive porté par le vent, tel un flocon de neige sans but quoique porteur, selon les philosophes, d'un sens infini.

- Eh bien, nous étions en train de construire quelque chose...

- Oui, oui, fit Tor, c'est vrai. Mais il aurait fallu éviter tous ces efforts acharnés, toutes ces fausses complications menant à un objectif illusoire. Je te répète qu'elle était trop pétrie de bon sens, celui que l'on trouve dans les comédies de Shakespeare. Nous avons nous aussi un côté théâtral, mais plus noir.

- Qu'entends-tu par là ?

- Dans nos vies et nos actes. Donc dans les influences qui se répètent dans nos vies. Notre prise sur l'existence est dénuée de sensibilité et notre approche des questions spirituelles si grossièrement superficielle que, malgré nos divergences apparentes, nous sommes tous les deux incapables d'en saisir les vérités intrinsèques. Nous étudions la philosophie mais elle nous est d'un piètre secours étant donné la faiblesse de notre argumentation. Nous sommes pareils à des comédiens qui jouent et rejouent un mauvais drame jusqu'à ce que les mots perdent leur sens. Nous aimons, parlons et gesticulons par automatisme mais la représentation est terminée, Barney. Ce spectacle sans joie touche véritablement à sa fin.

- Comment ça ?

- Je veux dire que, lorsque j'étais à Londres, j'ai tenté de libérer Nina, même si j'étais incapable de me libérer moi-même. J'ai essayé de lui faire prendre conscience de l'état de décomposition de tout ce qui l'entourait. Bref, j'ai fait de sa vie un manifeste.

- La libérer de quoi ?
- Mais qu'est-ce qui te tracasse ? – Tor changea soudain de ton. Tout le monde savait, bien sûr, qu'elle était ta propriété...
- Ma propriété. Que veux-tu dire ? Il n'y avait rien de tel dans notre relation. Uniquement de la liberté.
- De la liberté !

La colère des deux frères montait au fur et à mesure qu'ils progressaient dans Sidney Street. Soudain, l'horloge de l'Église ronde fit retentir six coups. L'heure de l'ouverture.

Dans la vieille cité, six cents portes s'ouvrirent dont les battants furent bloqués.

Ils pressèrent le pas, marchant à une telle allure qu'il leur était impossible d'échanger le moindre mot. Évitant la circulation concentrée au pied de Market Hill, ils traversèrent le trottoir jusqu'à la rue Peti-Curi où ils se mêlèrent à la foule noire de citadins et d'étudiants qui tel un lent glacier se dirigeait vers la place du Marché.

Ils émergèrent alors dans cet endroit à part où régnait une réalité crue et grossière, soumise à des lois sévères ; près des lampes au naphtha et des becs de gaz au ronronnement régulier quelques étudiants rôdaient l'air coupable, comme s'ils mettaient leurs nerfs à l'épreuve pour affronter ce monde objectif où tant de dures affaires étaient conclues.

Les deux jeunes gens coupèrent à gauche pour prendre Bene't Street.

Ils firent halte à l'hôtel Bath « Familial et Commercial », en face de Friar House et de l'École des beaux-arts auxquels il offrait une alternative agréable. La proximité de King's College et St Catharine's College, de Queen's College à peine plus éloigné ainsi que de Corpus et de Pembroke très accessibles semblait faire planer sur eux l'ombre de la vieille université

elle-même ; on eût dit une immense usine du savoir dont ils étaient les plus humbles laquais, frissonnant la nuit dans la cour dans leurs vêtements légers, ignorant presque tout de ses rouages ou de ses desseins.

Ils franchirent le seuil de cuivre, comme pour entrer dans la cabine d'un navire, avant de pénétrer dans l'intérieur sombre de la taverne.

Ils avançaient lentement comme c'est d'usage lorsque l'on cherche des personnes de connaissance, mais il s'agissait plutôt dans leur cas d'éviter les rencontres. Ce n'était pas chose aisée car dans cet espace exigu, vingt minutes à peine après l'ouverture, le disque de la vie jouait déjà sur un rythme endiablé. Tandis qu'ils plongeaient les yeux dans les différentes salles de bar, des bribes de conversation étaient propulsées vers eux comme par un ventilateur électrique : *et Jock a dit à ce minus tire-toi alors il a filé comme un lapin et s'en est sorti ; il a jeté une bouteille de Worthington à la tête du vieux Jigger et tu aurais dû voir ce minus filer et s'en tirer ; il a détalé comme un putain de lapin et s'en est tiré.*

Ils jetèrent un coup d'œil à la ronde dans un autre bar. Les Acteurs !

C'est une course contre l'ombre, course contre l'ombre ; souffleur bon Dieu, souffleur, après un long moment de silence une voix vient des coulisses, j'ai perdu cette maudite page ; quand ils diront oui, maintenant rideau vite, après ça vite ; comme ça, putain ! Et puis vite rideau, assassin !

C'est alors que le Rouquin, le barman, vint à la porte.

- J'allais justement vous dire que vous pouviez vous installer dans la salle à manger si vous le souhaitez, mais ces types s'en vont.

Le salon se vida soudain de ses occupants. Tor était en train de dire en catimini à Sigbjørn :

– Comment les gens qui nous connaissent peuvent-ils nous faire part de leur sympathie – la sympathie, quel mot ! – au sujet du *Thorstein*. J'ai horreur de les voir faire l'effort. Eh bien, Rouquin, ajouta-t-il dès qu'il fut installé dans un fauteuil de rotin, nous avons décidé d'être des ratés !

– Eh bien, Messieurs, vous arrivez bien tard au collège aujourd'hui, dit le barman par-dessus son épaule avant d'ajouter : des ratés, bon sang, il ne faut pas perdre espoir, Messieurs !

Il fit un signe de tête à Tor.

– Cela fait quelques jours que je ne vous ai pas vu, M. Tarnmoor. Vous êtes parti en vacances ?

Tor s'enveloppa de sa toge et leva deux doigts. Sigbjørn opina du chef.

– Du whiskey. Deux grands irlandais, s'il vous plaît.

Une fois les boissons apportées, le Rouquin se retira dans l'ombre, calme et contemplatif.

– Tu trembles, dit Sigbjørn.

– Ce doit être à cause de Dante.

– À Dante.

Ils levèrent leurs verres.

– *In la sua voluntade è nostra pace*¹.

– Aux quatre choses qui méritent que l'on se sacrifie : la vérité, la liberté, la justice et la paix, dit Tor portant un toast.

Ils vidèrent leurs verres puis en commandèrent d'autres. La taverne était calme à présent. C'est alors qu'un bruit de canne frappant le pavé leur parvint du dehors ; ils levèrent la tête un instant, tentant de repousser ce brusque présage de désastre

1. Dante, *Le Paradis*, Chant III, 85. « Et notre paix est dans sa volonté. »

imminent que tous deux avaient mystérieusement reconnu dans le cliquetis de la fêrule, mais le bruit cessa, suggérant que son propriétaire s'était arrêté à L'Aigle, le pub voisin.

– Non, dit Tor comme s'il parlait tout seul. Cela ne me gênerait vraiment pas de partir en mer. Je sens presque cette *rotondité*, comme tu dis. Cette petite rotondité consciente d'elle-même. Qu'est-ce que tu étais, Barney, soutier ? En quoi cela consiste-t-il ?

– Je préférerais ne pas en parler, dit Sigbjørn.

– Pourquoi ?

– Eh bien, parce que c'est un travail d'enfer. Quand le charbon est près du foyer, tu peux remercier le ciel et aussi d'avoir de l'air à respirer même s'il sent le roussi. Parfois tu travailles seul, bien au-dessous de la ligne de flottaison.

Il s'interrompit, le visage pétrifié par le souvenir, car leur accord tacite d'éviter toute allusion à Nina ne faisait qu'aggraver l'inguérissable angoisse de la mer. Mais Tor insista :

– Les orbites semblaient bagues sans gemmes¹ ! Soutier, mon Dieu, il semble bien y avoir un rapport avec Dante. À vrai dire, on discerne un motif d'ensemble. Les soutiers qui n'étaient pas assez bons pour aller au ciel mais pas suffisamment mauvais pour l'enfer. Ni l'un ni l'autre. Mais quelle que soit la manière dont on l'envisage, l'idée est terrifiante. Ainsi, c'est ce qui te manque n'est-ce pas, le feu de l'inconscient qui est aussi le ventre maternel, dit-il ironique. Car toutes choses sont faites de feu et retourneront au feu².

– Si le feu ne provoquait pas de souffrance, il aurait consumé le monde entier.

1. Dante, *Le Purgatoire*, chant XXIII, 30. Traduction Jacqueline Risset.

2. Allusion à Héraclite.

– Si le feu ne provoquait pas de souffrance !

Les déferlantes de l'esprit vinrent se briser dans le silence qui se fit entre les jeunes gens.

– En Angleterre comme en Norvège, dit Tor, la mer n'est jamais très loin. Pourtant je ne l'ai jamais prise. J'en ai toujours eu envie mais je n'en ai jamais eu le courage. C'est ainsi, malgré tout ce que j'ai pu dire. Lorsque tu es rentré de ton premier voyage en mer les gens ne t'ont-ils pas dit : Salut Barney, quand est-ce que tu y retournes ? Comme s'ils espéraient, n'est-ce pas, que l'on allait leur proposer de t'accompagner ?

– C'est vrai, maintenant que j'y pense.

– Bien sûr que oui ! Salut Barney ! Dis donc pourquoi ne pas passer prendre un verre entre deux océans ? Et puis... Dis donc, est-ce que par hasard tu pourrais m'emmener en mer ? Il y a de plus en plus de gens, moi inclus, qui veulent retourner à cet élément – même en en supprimant la part du feu ! – de plus en plus d'explorateurs incapables d'explorer, de pauvres créatures qui meurent d'envie d'aller en enfer.

– *L'inferno* !

– Exactement ! Vient s'y précipiter toute une armée pitoyable de vierges folles¹, privées de beauté, d'amour, de vie même, de voix qui crient dans le noir ; de marins incapables de naviguer, de chauffeurs qui ne savent pas charger un foyer, de communistes qui ne sont pas révolutionnaires, de rentiers, tous se ruent sur la mer comme des pourceaux². Je vois bien le tableau.

1. Matthieu, 25 ; 1-13.

2. Marc, 5 ; 11-13.

– Que Dieu leur vienne en aide.
– Mais il ne le fera pas. Il ne le fera pas, c'est sûr, répéta Tor. Ne sont-ils pas en train de se consumer comme la célèbre balle de paille des Saintes Écritures¹ avec toutes les autres crapules capitalistes parmi lesquelles je m'inclus. On ne les voit pas brûler, bien sûr, ils le font de façon invisible comme j'imagine, une cargaison qui se calcine. Mais on peut certainement sentir l'odeur, avec un peu de chance. En dépit de la négation ultime, c'est l'accomplissement d'une ancienne prophétie.

– Cela me fait penser à ceux qui, au Japon, se suicident en se précipitant dans un volcan.

– Ou à ces skieurs qui font le saut de la mort à Frognerseteren. Il y eut un moment de silence dont Tor profita pour préparer la question qu'il allait poser.

– As-tu déjà entendu parler de cet être dépourvu d'intelligence, de cet idiot, homme ou femme, riche ou pauvre, qui ne comprend pas et ne comprendra jamais la situation dont il est devenu le symbole ? Qui est néanmoins le résultat de tous ces mots et de ces expressions, le produit fini des années de peine et de labeur de ses semblables, de leurs différences et de leurs oppositions, de leurs mensonges, de leurs faux-fuyants, qui est l'objet de tous leurs discours...

Il leva les yeux tandis que la démarche claudicante du vendeur de journaux résonnait dans le hall puis à l'intérieur du bar le plus éloigné.

- Mais qu'ils ne voient jamais, ajouta Sigbjørn.
- Parce qu'il a honte d'être vu.
- Et qu'ils n'entendent jamais.

1. Luc, 3 ; 17.

– Parce qu’il est muet. Oui, celui dont la radio parle le soir mais qui lorsqu’il passe dans la rue est un autre genre de pèlerin. Je bois à la santé de cet homme. Toi aussi ?

– Bien sûr. À sa santé.

– Très bien, alors, bois à la santé non pas du soldat inconnu, ni du guerrier inconnu, mais de l’homme inconnu !

Tor se leva.

– Bois au nom de celui qui a dit « je suis et je serai ». Au nom du seigneur des armées, le Tétragramme, au nom des globes, des roues, des bêtes mystérieuses et des anges de bonté. Et au Prince des archanges, Michel. À l’humain inconnu !

– À la quantité négligeable.

Le patron se tenait debout près d’eux, l’air grave ; il déplaça délicatement le journal du soir et, sans un mot, le tendit à Sigbjørn.

De l’autre côté de la rue, la cloche funèbre de Corpus se mit à sonner : *ding, dong*, comme une bouée à cloche. Gare aux brisants ! Brisants !

Tor se pencha par-dessus l’épaule de Sigbjørn et ils lurent ensemble : *Quarante disparus dans une terrible catastrophe en mer. Nouvelle tragédie pour la compagnie Tarnmoor. L’officier de pont décline toute responsabilité. Un mélange de manœuvres encore plus bizarres, d’ignorance incroyable et d’horreur inexplicable sert de trame au mystère du Brynjarr, second paquebot de la compagnie Hansen-Tarnmoor à faire naufrage en six semaines. La catastrophe du Thorstein, il y a six semaines...*

La cloche se tut, cédant place à la concavité du silence.

Pétrifiés d’horreur, les deux frères restèrent sans un mot, sans un geste. Alors le silence s’emplit du bruit des jeunes étudiants qui pédalaient à toute allure dans Bene’t Street sur leurs vélos raides en faisant tinter leurs sonnettes afin de rejoindre

les réfectoires de leurs collègues respectifs. Le silence de la ville obscure était rempli de ce carillonnement comme un bois qui au printemps résonne de chants. Ils venaient de Chesterton Lane, de Mill Road, de Bateman Street, de Peti-Curi ; ils avaient filé à présent, comme un souffle de vent, laissant dans leur sillage, l'espace d'un instant, un son étouffé semblable à celui que fait l'espadon traversant un banc de tassergals ; puis il y eut un silence de mort.

La dernière cloche retentit à nouveau.

Une scène s'imposa tel un éclair à l'esprit de Sigbjørn. Les bureaux de la compagnie Lloyds dans Leadenhall Street. Il s'y vit soudain, lisant au tableau d'affichage les avis de tempêtes en mer, de collisions, d'invalidités, d'échouages, de catastrophes. Sur l'estrade, un employé sonnait la cloche de la frégate naufragée à la cargaison d'or, la *Lutine*. Deux coups ! De quel bateau s'agit-il, quel bateau...

Celle de Corpus Christi cessa.

– Ne ferions-nous pas mieux de partir ?

– Non, dit Tor. Il est évident que nous ne pouvons pas aller au réfectoire.

Le patron se tenait debout derrière eux dans les ténèbres, tendant les mains dans un geste dérisoire comme pour dire : que puis-je faire ?

Du chaos sonore précédent ne persistait que le tapotement d'une canne dans l'allée, à l'extérieur.

– Il faut immédiatement téléphoner à père.

– Mon Dieu, dit Sigbjørn.

Le propriétaire de la canne, un vendeur de journaux voûté au teint hâlé, jeta un coup d'œil à la ronde dans le bar à bière ; il tenait son bâton à bout de bras dévoilant son poignet orné

LE VOYAGE INFINI

de tatouages d'ancien marin : une baigneuse, un drapeau, un crucifix, une barque toutes voiles dehors.

Il portait comme un tablier drapé autour de sa taille l'affiche annonçant : NOUVELLE TRAGÉDIE DE LA COMPAGNIE TARNMOOR.

– Je veux juste un demi de *bitter*, dit le marin, haletant.

Le patron sortit. Sigbjørn fit demi-tour pour partir, mais Tor restait planté là, parfaitement immobile, regardant droit devant lui. Le marin se dirigea vers les deux frères en frappant le sol de sa canne avant de la placer sur son épaule.

– Vous avez entendu ma vieille fêrule de cuivre, dit-il.

Il jeta un coup d'œil furtif vers la porte, puis à nouveau vers eux.

– La bonne aventure, Monsieur, murmura-t-il.

Sigbjørn secoua la tête et fit signe à Tor de venir. Mais ce dernier, blanc comme un linge, tendait automatiquement la main. Sigbjørn sentit un frisson glacé descendre le long de sa colonne vertébrale en l'observant.

Soudain, le marin déclara avec avidité :

– Vous allez faire un long voyage.

CHAPITRE III

Si nous avons vraiment envie de vivre,
autant nous y appliquer tout de suite ;
Si ce n'est pas le cas tant pis, mais alors
autant nous appliquer à mourir.

W. H. Auden

Ils firent une pause au rez-de-chaussée du logement de Tor, situé dans Trumpington Street, pour chercher son courrier dans le porte-lettres.

– C'est bizarre, vraiment bizarre, ils ont ôté ton nom, dit Sigbjørn.

– En effet.

Ils regardaient avec incrédulité la liste des patronymes : Ames, Barrow, Carruthers, etc. Ils y figuraient tous comme d'habitude mais, étonnamment, le porte-nom métallique destiné à contenir celui de T. H. Tarnmoor était vide.

– On a dû te jouer un tour. À moins que ce ne soit des ivrognes qui aient fait cela.

Il y avait cependant sur la table du vestibule une lettre adressée à Tor et malgré la vitesse à laquelle celui-ci s'en empara,

Sigbjørn parvint à en reconnaître l'écriture : c'était celle de Nina.

Il y avait un téléphone dans un coin de la pièce. Tor décrocha le récepteur.

– Nous allons essayer de le joindre à nouveau – il composa le numéro de l'opérateur. Je voudrais un appel interurbain pour Liverpool. Oui, Royal 4321.

Il remit le récepteur à sa place et sortit son étui à cigarettes.

– Ils vont m'appeler quand ils auront la communication.

Il offrit silencieusement une cigarette à son frère qui refusa.

– Est-ce que c'est une lettre de Nina ? demanda Sigbjørn.

Le téléphone sonna, Tor décrocha le récepteur. Du coin de la bouche, il dit à Sigbjørn :

– On a la communication. Est-ce bien Royal 4321 ?

Sigbjørn entendit une voix lointaine :

– Oui.

– Puis-je parler au capitaine Hansen-Tarnmoor s'il vous plaît, c'est très important.

– Qui est à l'appareil ? Le capitaine Tarnmoor ne peut...

– Son fils.

Sigbjørn distingua alors la voix à peine audible de son père à l'autre bout du fil.

– Allô.

– Allô, papa... – il se tourna vers Sigbjørn. Que puis-je lui dire ?

– Dieu seul le sait. Ne l'inquiète pas.

– Ici Tor et Barney. Nous voulons t'assurer que nous te soutiendrons jusqu'au bout ; quelle que soit la responsabilité qui t'incombe, que l'accident ait été causé par un défaut de construction du navire ou par une défaillance humaine, nous

sommes convaincus que tu n'as personnellement rien à te reprocher.

Il y eut une pause, puis ils entendirent une voix ténue :

- Ce coup du sort n'est pas de notre faute.
- Que dit-il ? s'enquit Sigbjørn.

Tor poursuivit :

- Nous sommes prêts à accepter toute décision que tu doives prendre à notre égard, même si cela implique de nous retirer de Cambridge ; quels que soient les sacrifices qu'il nous sera demandé de faire, nous nous exécuterons bien volontiers.

Pause. Silence de mort.

- Merci, finit-il par répondre faiblement.
- Que dit-il ?
- Il dit que ce coup du sort n'est pas de notre faute. C'est tout.

Ils se mirent à gravir l'escalier en spirale. Le son des postes de radio qui jouaient tous la même rengaine s'insinuait sous les portes tandis qu'ils montaient les marches.

Pendant l'escalade, Sigbjørn se sentit envahi d'une jalousie rageuse, cependant on eût dit que cette émotion était éprouvée par un autre dont il était en partie responsable mais avec lequel il n'était pas intimement lié. Indépendamment de cela, de telles pensées introspectives, il avait le sentiment qu'une tierce personne, invisible bien que les enveloppant tous les deux, les accompagnait dans leur montée.¹ Il arrive qu'un alpiniste solitaire achevant son ascension périlleuse de l'Everest se sente protégé par une présence, mais Sigbjørn était convaincu qu'il ne s'agissait pas là d'une figure protectrice.

1. Voir T. S. Eliot, *The Waste Land*, v.359-360 : « Quel est donc ce troisième qui marche à ton côté ? / Lorsque je compte il n'y a que nous deux. » Traduction Pierre Leyris.

– Si une abeille meurt, cesse-t-elle de bourdonner¹ ? s’interrogeait Tor au-dessus de lui, les mains posées avec légèreté sur la rampe de fer.

L’absurdité grotesque de cette question vint résonner à la conscience de Sigbjørn avant de se dissiper. Il continuait de grimper. On tourne en rond, on monte en spirale comme à la Tour de Londres, se dit-il. Il ne pouvait se résoudre à croire qu’ils ne soient que deux à gravir l’escalier tant il était persuadé que l’être en proie à la jalousie, ainsi que celui qui les tenait sous son aile, étaient à leurs trousses. Ses nerfs peuplèrent alors l’ascension d’une foule compacte de formes de conscience, de peur, montant tumultueusement avec eux.

– *Post mortem nihil est ; Ipsaque mors nihil*².

– Post mortem, de toute façon.

Tor ouvrit la porte, alluma une lumière. Ils franchirent le couloir et entrèrent dans le bureau de Tor.

– Voici donc l’endroit où le grand esprit énonce ses pensées.

– Et voilà aussi le Golgotha.

– Oui, le Golgotha, soupira Tor. On se croirait à la fin du XIX^e siècle. À l’époque du mouvement décadent.

Sigbjørn alla jusqu’à la fenêtre. Il dirigea le regard, de l’autre côté de la rue vers Corpus Christi qui, éclairé d’une pâle lumière solitaire brûlant dans la loge du concierge, semblait se pencher vers eux, arrimé à King’s Parade comme la coque ténébreuse de l’*Edipus Tyrannus* au quai numéro six de Singapour.

1. Variante du proverbe anglais : Si l’abeille cesse de bourdonner, le monde cesse de tourner.

2. D’après Sénèque : « Après la mort il n’y a rien, et la mort elle-même n’est rien. »

– Pourquoi lui ai-je dit ça ? ruminait Tor. Bien sûr qu’il est responsable. Lui, mon géniteur terrestre¹ et celui de combien d’autres, Dieu seul le sait...

Tournant le dos à Tor, Sigbjørn demanda :

- Pourquoi n’ouvres-tu pas la lettre ?
- Pourquoi le devrais-je ?
- Est-ce que tu la mets de côté, pour la lire tout seul ?

Tor prenait la direction du placard.

- Tu veux un whiskey soda ?

Il apporta une bouteille de John Jameson, un siphon, deux verres.

- Elle est de Nina, n’est-ce pas ?

Tor versa le whiskey sans dire un mot. Puis, prenant son verre et en poussant un autre dans la direction de Sigbjørn qui hocha la tête, il avala une longue rasade avant de s’asseoir en face des étagères de livres.

– Qui peut bien connaître d’Holbach de nos jours ? demanda-t-il avec emphase en jetant un coup d’œil vers ses livres.

Il fit quelques pas jusqu’à une étagère et effleura d’un doigt courbé et raffiné l’ouvrage du baron... Qui en effet avait entendu parler de ce précurseur de la révolution ?

– Tor, arrête ton cinéma. Cette lettre est de Nina, n’est-ce pas ? Cesse ton numéro. Donne-la-moi.

– Elle est bien de Nina. *So what* ? comme disent les Américains. Et alors ? Arrête ton numéro toi aussi.

Tor prit le livre de l’étagère et se mit à lire tout haut :

– « Si nous considérons le pacte qui unit l’homme à la société, nous verrons que tout pacte est conditionnel et

1. Voir Shakespeare, *Richard II*, Acte I, scène 3, v.364.

réci-pro-que, c'est-à-dire suppose des avantages mutuels entre les parties contractantes. Le citoyen ne peut tenir à la patrie, à ses associés que par le lien du bien-être ; ce lien est-il tranché, il est remis en liberté. »

– C'est désuet. Et ça sonne faux. Suis-je censé tirer profit de ta suggestion ou bien l'as-tu faite pour toi-même ?

– C'est bien à mon profit.

– Au tien ? Tu ne pensais pas à père ?

– Non, dit Tor, c'est à moi que je pensais. Ou plutôt, je me disais que la mesure de la souffrance ne saurait ni rester vide ni déborder¹ – il faisait les cent pas dans la pièce. Mais dis-moi, et toi à qui pensais-tu ? Pas à Nina, hein ? As-tu jamais essayé de la libérer ? Pas à père. Mais à moi ! Moi, Barney ! À moi ! À moi ! Mon Dieu, même lorsqu'un tel événement se produit, il semble simplement refléter le naufrage de nos vies que nous entendons se fracasser sur les récifs aigus du monde. Ou bien la collision. La collision entre... Mon esprit se brise sous le choc. Le Seigneur est mon asile, il m'épouse pars partore partition². Te souviens-tu de l'exemple classique d'hébéphrénie du docteur Berg³ ?

– As-tu vraiment essayé de libérer Nina ?

– Écoute, Barney, si tu veux t'en sortir, si je veux m'en sortir, il faut arrêter ça ! Il faut ralentir ce tourniquet du soi ! Si tu veux faire quelque chose de bien en tant qu'homme ou en tant qu'écrivain, il faut que cela cesse.

– Alors, pourquoi n'avons-nous pas étudié les sciences plutôt que les lettres ? Des rapports d'enquête sur six cents

1. Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, Livre IV, 57.

2. Inspiré de Karl Menninger : *The Human Mind* (1930), où l'on trouve cette déformation du psaume 23 dans le délire d'un malade mental.

3. Protagoniste de *Wozzeck* d'Alban Berg.

tornades... Voilà qui aurait fait l'affaire ! Mais à quoi bon parler du sinistre ? Il a eu lieu. C'est fini. Les morts sont figés dans les postures des vivants. Fini. À quoi bon en dire plus ? Nous avons parlé, parlé, trop parlé. Si nous pouvions agir, ce serait autre chose !

– Écoute, Barney. Écoute ça. On pourrait peut-être...

Il se remit à arpenter la pièce. Il avait la curieuse habitude d'ouvrir une porte sans raison valable, de prêter l'oreille un instant avant de la refermer lentement.

Sigbjørn, qui avait les nerfs à vif autant que son frère, avait chaque fois la sensation qu'on lui arrachait le pansement d'une blessure. Tor se livra à nouveau à son occupation favorite avant de se retrouver finalement à la fenêtre où, repérant un policier sous un lampadaire au coin de Silver Street, il baissa les stores à la hâte et se remit à faire les cent pas.

– Écoute-moi bien, j'ai entendu quelqu'un suggérer que le *Brynjarr* était un modèle de navire comprenant un système plus efficace de cloisons étanches ?

– Oui.

– Des cloisons étanches ? Alors le vaisseau aurait dû pouvoir rentrer au port par ses propres moyens sans pertes sensibles ni victimes hormis celles tuées lors de la collision. Le fait qu'il ait bien coulé, en un temps relativement court – qu'importe sa durée – mon esprit divague...

Tor accompagnait presque chacune de ses phrases d'un geste fébrile, soit il ouvrait puis refermait une porte de placard, soit il prenait un livre puis le remettait à sa place, soit il se penchait pour arranger inutilement le tapis ; tous ces mouvements nerveux répondaient à une sorte de finalité, à une logique implacable venant assaillir sans répit son esprit surmené, émotionnellement épuisé et saisi d'effroi.

– Ainsi, disais-je, cela montre la nécessité de formuler un ensemble effectif de règles de construction destiné à éviter qu'un tel phénomène ne se reproduise ! Mais il est important de ne pas oublier les autres bateaux de notre cher père, l'*Arcturion* et tous les autres qui sont encore à flot et susceptibles dans des circonstances similaires de subir le même sort. N'est-ce pas un sujet sur lequel tu pourrais te pencher ? Qui te sortirait de toi-même ? Et qui d'ailleurs comme toute charité bien ordonnée commencerait par là !

– Pourquoi ne confies-tu pas l'enquête à Nina ? Son penchant pour la sociologie est plus marqué !

– Barney, tu souffres, tu souffres vraiment, j'en suis persuadé. Mais en faisant abstraction de cela, dis-moi si tu n'es pas d'accord. À propos est-ce un télémètre ?

– Quoi le télémètre ?

– Selon le journal, la raison pour laquelle le *Brynjarr* a coulé aussi vite après le choc est qu'apparemment le télémètre était gelé, que le mécanicien se trouvait à la roue de secours¹... C'est bien ainsi qu'on l'appelle ?

– Roue de secours !

– Oui c'est bien ça. Eh bien, que le mécanicien ait été seul à la roue de secours, que le passage du télémètre à cette roue se soit effectué tandis que le *Brynjarr* était à plein régime et dans un périmètre assez restreint découlent de la cause première, c'est-à-dire de la conception défectueuse du navire. Tu es d'accord ? En tant que marin ?

– Je ne saurais dire.

– Très bien. Alors... Que les ordres aient pu être mal interprétés à ce moment-là pourrait relever en partie de la même

1. *Trick wheel* : volant de commande manuelle, roue de gouvernail d'urgence.